

8°Z

5/1373
(A)

Sidier Decoin



Il était une joie...
Andersen

Collection
Affinités Electives

Editions Ramsay

80

22

Collection dirigée par Jérôme Laroche

Déjà paru :

Montaigne et les autres, par Jacques Chabon
Mille ans, par Emmanuel Le Roy Ladurie
Cela va sans dire, par Gérard de Selve
Il était une fois... Andersen, par Robert Laffont

A paraître :

Les rois, par Yves Lévesque
L'histoire de nos siècles de gloire
Les rois, par François Lévesque
Méduse, par Jacques Lévesque
Montaigne et les autres, par Jérôme Laroche
L'homme de paille, par Anne Lévesque
L'œuvre, par François Lévesque

« Affinités électives »
Collection dirigée par Jérôme Garcin

Déjà parus

Maupassant et les autres, par Jacques Chessex

Mille Miller, par Clément Lépidis

Colette par moi-même, par Gérard Bonal

Il était une joie... Andersen, par Didier Decoin

A paraître

Faulkner, par Yves Berger

Dostoïevski, par Michel del Castillo

Enid Blyton, par François Rivière

Mauriac, par Suzanne Prou

Montherlant, par François Nourissier

Virginia Woolf, par Anne Bragance

Cocteau, par François-Régis Bastide

etc.

PIRELLA GÖTTSCHE LOWE
DU MÊME AUTEUR

IL ÉTAIT UNE JOIE... ANDERSEN

Le Prince de Danemark, roman, 1972
Le Prince de Danemark, roman, 1972

Cher d'après l'auteur

Il fut Dieu, essai, Julliard, 1975
Le Prince de Danemark, roman, Belfond, 1978
Le Prince de Danemark, roman, Calmann-Lévy, 1980

Z
51373
(4)

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions du Seuil

Le Procès à l'amour, roman, 1966.

La Mise au monde, roman, 1967.

Laurence, roman, 1969.

Élisabeth ou Dieu seul le sait, prix des Quatre Jurys
1971.

Abraham de Broocklyn, prix des Libraires 1972.

Ceux qui vont s'aimer, roman, 1973.

Trois Milliards de voyages, essai, 1975.

Un policeman, roman, 1975.

John l'Enfer, prix Goncourt 1977.

L'Enfant de la mer de Chine, roman, 1981.

Chez d'autres éditeurs

Il fait Dieu, essai, Julliard, 1975.

La Dernière Nuit, roman, Balland, 1978.

La Bible illustrée par les enfants, Calmann-Lévy,
1980.

DL-17-05-1985-02905

DIDIER DECOIN

Il était une joie...
ANDERSEN

Éditions Ramsay
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

DL-17.02-1982-03942

DIDIER DECQIN
DIDIER DECQIN

Il était une fois
ANDERSEN



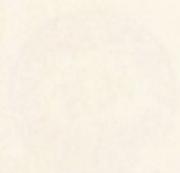
© Éditions Ramsay, Paris, 1982
ISBN 2-85956-252-4

Le monde est un immense jardin
où chaque fleur a son parfum
et chaque arbre son ombre
et chaque pierre son silence.

Pour Chantal

CAVALI-2201 60 11 - 2

For Change



© Federal Bureau of Investigation, 1982
ISBN 0-295-252-4

Le conte est-il un vestige archéologique, ou au contraire une nébuleuse où se cherche l'avenir ?

Michel Tournier

Le comte et le comte de
logique, ou la science des
philosophes et de leurs
de 5

Michel Tournier

Était-ce à Odense, Copenhague ou ailleurs ? Il neigeait, c'était comme si chaque flocon savait exactement où il devait tomber, s'incruster, s'amalgamer aux millions d'autres flocons qui s'étaient posés avant lui sur la terre. Les habitants de la ville poursuivaient leur chemin sans se soucier de nuire à cette ordonnance merveilleuse de la neige dans les rues et sur les esplanades. Mais moi, l'étranger, j'avais l'impression de commettre un sacrilège à chaque pas que je faisais ; quand un flocon me frôlait le bout du nez et descendait en se dandinant, j'attendais qu'il achève sa chute et qu'il se soude aux autres. Si c'était un flocon particulièrement ventru et joliment découpé, je m'obligeais à un détour de peur de l'écraser.

Était-ce à Skanderborg, Ringkøbing ou ailleurs ? La nuit semblait ne jamais devoir finir, c'était d'ailleurs une des nuits les plus longues de l'année, elle avait commencé dix-sept heures auparavant. Et soudain, dans le silence, ce fut comme si se levait un vent léger : douze mille haleines de très jeunes filles, au même instant, venaient de souffler les petites flammes des bougies des sapins de Noël.

Était-ce à Helsingor, à Skagen ou ailleurs ? Ce vent léger, pendant quelques secondes, fit courir dans les ruelles et sur les parvis les odeurs délicieuses des fêtes qui célébraient la dernière nuit de l'année : fumets des oies qui rissolaient et des *frikadeller*, arôme des oranges écorchées d'un coup d'ongle, senteurs fugaces des alcools bleuissant les puddings au riz, parfums ambrés des femmes, citronnés quand c'était une petite fille qui secouait ses boucles et ses rubans.

Peu importe le nom de la ville là-bas au Danemark. Je suivais deux policiers à cheval, silhouettes rigides et trapues qui surgissaient du brouillard pour s'y perdre à nouveau. Le halo des réverbères étirait leurs ombres sur le flanc des maisons biscornues. De loin, j'avais cru que les policiers montaient des chevaux blancs : mais c'était le givre qui gainait les grands animaux de la crinière à la queue, et l'on eût dit vraiment deux chevaux de cristal comme ceux qui se vendent pour quelques couronnes dans les boutiques de souvenirs.

Les policiers s'arrêtaient quelquefois près d'une arcade, ils allumaient une pipe, une seule pipe pour deux qu'ils se passaient avec des gestes solennels. Et puis un peu de neige glissait d'une corniche et tombait droit dans le fourneau de la pipe, éteignant le grésillement du tabac. Les policiers reprenaient leur ronde jusqu'à la prochaine arcade.

Plus loin, ils franchirent un pont sur lequel la glace avait étalé un étincelant tapis bleu. C'était fort drôle de voir les chevaux patiner, leurs naseaux écartés crachant une fumée pleine de gouttelettes brillantes et de colère.

C'est au coin d'une rue que j'ai rencontré l'homme. Il était agenouillé dans la neige, il se penchait sur une forme grise et blanche ; quelque chose qui ressemblait tout à fait à des vêtements saccagés, jetés là en tas. D'un geste lent, l'homme ôta son chapeau de satin noir, puis il déboutonna son manteau et le fit glisser de ses épaules. Il s'apprêtait évidemment à le déposer là, sur le tas de vieux vêtements. Et pourtant, c'était un manteau presque neuf.

Les deux policiers à cheval ne prirent pas la peine de s'arrêter. On leur avait peut-être donné l'ordre de ne s'occuper que des voleurs et de laisser en paix les gens riches qui se dépouillaient de leurs beaux habits. Peut-être aussi le tabac de leur pipe avait-il irrité leurs yeux au point qu'ils ne voyaient quasiment plus rien.

Je pensai : Est-ce donc une coutume inconnue de ce pays danois : avant que ne s'achève la nuit de la Saint-Sylvestre, on empile sur la neige, à l'angle des murs, les manteaux et les chapeaux dont on ne veut plus ? Qui viendra les récupérer demain ? Quelle est donc la corporation qui jouit d'un tel privilège ? Est-ce la corporation des chiffonniers ou celle des tailleurs ?

Je m'avançai. L'homme n'avait pas étendu son manteau sur des oripeaux comme je l'avais cru d'abord, mais sur le corps d'une petite fille.

Et la petite fille était blonde aux longs cheveux, pieds nus, entortillée dans une espèce de tablier trop grand pour elle ; d'ailleurs aucun vêtement cousu par des mains humaines n'aurait pu habiller convenablement cette petite fille, qui était beaucoup trop maigre et disloquée.

La neige tout près de l'enfant avait fondu quelque

peu et dans ce creux il y avait peut-être vingt, peut-être trente bâtonnets noircis, tordus, qui avaient été des allumettes.

Je demandai à l'homme agenouillé si la fillette était morte, il me répondit qu'il n'en savait rien avec certitude mais qu'il redoutait pourtant qu'elle le fût. Il avait parlé d'une voix sans étonnement ni désespoir, je dirais : une voix désabusée. Comme s'il avait connu depuis le commencement la fin de l'histoire. Il se releva alors, ajoutant qu'il laissait de bon cœur son manteau sur le corps inerte, mais qu'il serait plus convenable à son avis de le remonter jusque sur le visage de la petite fille. C'est comme ça qu'il faut faire avec les morts qu'on trouve à l'encoignure des maisons, et avec les autres aussi.

— N'allez-vous pas rester là en attendant l'arrivée de la police ?

L'homme secoua la tête. Il me rappela que deux policiers à cheval étaient passés dans le lointain sans ralentir, que personne ne s'arrêterait pour si peu parce que tout le monde avait la tête ailleurs, que le jour finirait probablement par se lever sur la ville endormie mais que les rues resteraient désertes longtemps encore, jusqu'à midi au moins. A cette heure, la neige aurait enseveli tout à fait le cadavre de la petite fille.

Il ne jugeait pas que cela fût particulièrement poignant ni scandaleux. Il s'éloigna donc, après avoir très décemment remis son chapeau sur sa tête. Il avait un nez plutôt long, rond au bout comme celui des trolls, un nez tout en narines, des paupières lourdes qui retombaient sur des yeux passablement agités et globuleux, ses lèvres s'avançaient de façon hautaine, elles étaient violacées, sèches et craquelées, il n'arrêtait pas de les

faire claquer l'une contre l'autre, un peu comme font les canards avec leur bec quand ils s'ennuient.

— Hep ! lui criai-je, votre nom s'il vous plaît ? Monsieur, ce n'est point de la curiosité, mais si l'on récupère votre manteau à qui faudra-t-il le rapporter ?

— Hans Christian Andersen, dit-il sans se retourner. Je suis connu dans tout le royaume, et même au-delà. Victor Hugo m'aime bien — après m'avoir battu froid pendant un temps, il est vrai. Mais Charles Dickens, *Fort House*, sur les falaises de Broadstairs dans le Kent, est un ami très sûr.

Je me penchai à mon tour sur le petit corps recroquevillé. Du manteau d'Andersen montait un parfum que je reconnus pour être celui d'une femme. Il y avait aussi sur le col des traces légères de ce maquillage très pulvérulent qu'utilisent les artistes de théâtre, les danseuses et les cantatrices.

Je m'allongeai sur l'enfant, *sur la petite fille qui avait les joues rouges et un sourire aux lèvres*. J'eus du mal à écarter ses mâchoires crispées effroyablement par le froid, le froid de la nuit et le froid de la mort.

Mais la mort est-elle toujours aussi certaine qu'on le dit ? Des tombes ont été ouvertes, des cercueils exhumés et éventrés, et l'on a constaté parfois que les enterrés avaient rongé la chair de leurs épaules ou de leurs poignets, on a retrouvé des ongles incrustés dans le chêne des couvercles.

La petite marchande d'allumettes avait bien droit à une dernière chance, elle qui était née et qui avait vécu sous la plus sombre des étoiles. Alors je posai ma bou-

j'achève ce livre sur mes rapports ambigus avec Hans Christian Andersen, quatre projecteurs noirs équipés de volets mobiles concentrent comme dans un studio leurs faisceaux sur ma page d'écriture, page rectangulaire et blanche comme un écran justement. Mon fauteuil est du modèle de ceux qu'affectionnent les metteurs en scène d'Hollywood. Un disque joue Ennio Morricone, j'ai des goûts populaires, un chœur de filles, terriblement *soft*, de la *bathroom-music* comme disent ceux qui veulent en dégoûter les autres, c'est la bande originale d'un film qui est devenue en quelque sorte la bande originale de ce livre. Les quelques dix pages que je noircis d'un jet avant de les élaguer, de les concentrer en une seule page définitive (ce qui fait que le manuscrit de ce livre est d'environ un millier de pages, celui de *l'Enfant de la mer de Chine* a atteint les six mille feuillets), ces pages ne s'appellent pas brouillons mais *rushes*.

Je vois bien tout ce que cette mise en scène (qui n'est après tout, peut-être, qu'une nécessaire *mise en songe* — une formule à prononcer très vite, jusqu'à ce qu'on comprenne *mensonge*) a de chances d'exaspérer la puritaine, l'exclusive, la coincée, la revêche intelligentia littéraire : chez nous, monsieur, on n'évoque qu'en se voilant la face et en rasant les murs la très honteuse et très coupable passion de Malraux, de Vian, de Camus, de Prévert, de Cayrol, et même de Michel Tournier, pour le cinéma. Car il en est un peu de la pratique du cinéma par les romanciers comme de celle de l'aviation balbutiante du début du siècle : passe-temps spectaculaire, qui réjouit la grande foule morne du dimanche, mais tellement futile, monsieur ! Un divertissement, croyez-moi, pour Américains désœuvrés ou aristocrates

brésiliens. D'ailleurs, monsieur, constatez : ni Homère, ni Montaigne, ni Victor Hugo, ni Balzac, ni Flaubert, ni Zola, ni Proust n'ont fait de cinéma !

Exact. Ils ne sont pas non plus montés en hélicoptère, ça n'existait pas.

Mais si le cinéma avait existé, dites ? Vous ne voyez pas Hugo-le-mégalo diriger au porte-voix une armée de figurants ? Zola réinventer le réalisme poétique ? Flaubert faire avec Bergman des concours d'intimisme dans l'étude des mœurs et des passions ? Proust concocter des plans-séquences de plus de trente minutes ?

Le terrorisme culturel, avec sa hiérarchie d'apparat-chiks, se porte bien, merci pour lui. Comme s'il n'y avait jamais eu Griffith, Eisenstein, Dreyer, Gance ou Fellini, on continue de nous assurer sottement que la réalisation d'un film est un acte créatif moindre que la rédaction d'un livre. Si j'avoue mon envie dévorante de faire un film de temps en temps, je suis sûr de m'attirer une réponse humide et paternaliste :

— Allons, ce n'est pas sérieux ! Du cinéma, toi qui es un écrivain ? Tu n'as pas le droit d'esquinter ainsi ton image de marque.

Image de marque ? Est-ce que j'ai une gueule d'image de marque ?

Et puis quelle image de marque, d'abord ? Celle du jeune homme sage qui a longtemps eu peur d'aller à un rendez-vous sans cravate, qui a commencé dès son premier roman une jolie collection de prix littéraires ?

Celle du jeune auteur si gentil avec tout le monde, enjoué, toujours content du sort qu'on lui fait, qu'on prend parfois pour un mondain — mais dont on ne voit jamais le bout du nez dans les cocktails, littéraires ou

pas, et qui n'a participé cette année 1981 qu'à cinq dîners en ville, et encore était-ce à son avis une année particulièrement dense en manifestations de ce genre ?

Celle du romancier maîtrisant de mieux en mieux sa technique (!), du moins à ce qu'il paraît, même que ça agace certains, en somme quelqu'un de bien rassurant dans ce Landerneau des lettres qui est aussi celui des paniqués, quelqu'un de si évidemment *confortable* qu'il y a des éditeurs prêts à lui commander n'importe quoi (... mais pas à n'importe quel prix ; malheureusement, car l'homme est vénal !), depuis le livre de cuisine jusqu'à l'essai sur le graphisme non figuratif des mosaïques des mosquées d'Asie Mineure (je n'invente rien ; l'œuvre devait comporter trois volets, trois approches : un fort volume avec iconographie adéquate, un scénario, un film) ?

Quelle image de marque ? J'insiste. Car je suis aussi cet artisan, ce besogneux dont les mains moites d'inquiétude et de peine ont rouillé, au sens propre du terme, deux machines à écrire, une pour *John l'Enfer*, une autre pour *l'Enfant de la mer de Chine*.

Andersen aussi remorque une série de fausses réputations comme un chien traîne une batterie de casseroles attachées à sa queue : Andersen le gentil, le gracieux, le doux, le tendre, l'inoffensif, le délicat, ah ! l'animal, il vous décrit une fleurette comme personne — alors pourquoi pas le mièvre, tant qu'on y est ?

Dans un livre absolument admirable ¹, Michel Tour-

1. *Le Vol du vampire*, éd. Mercure de France.

nier (qui, en authentique photographe qu'il est, n'a pas les yeux dans sa poche) relève cette contradiction qui existe souvent entre les effluves mielleux qui montent d'une œuvre et cette odeur plus fauve qui se dégage de l'écrivain lui-même ; parlant de Flaubert, il écrit que *dans un certain nombre d'extraits de sa correspondance, [Flaubert] se répand en malédictions et en injures grossières contre les humbles, et notamment contre les insurgés de la Commune... Cette idéologie vague et réactionnaire de Flaubert, si elle imprégnait ses contes et ses romans, les rendrait absolument illisibles... Une seule fausse note dans ce tableau — un Flaubert politique, rageur et réactionnaire, laissant percer sa hargne — et tout était perdu. Mais non, on dirait que l'œuvre implique sa morale propre — solidaire de son esthétique — et sait l'imposer au romancier, alors même qu'il aurait des opinions diamétralement opposées.*

Cette analyse, que Tournier applique également à Balzac et à Zola, pourrait éclairer le cas Andersen, sauf qu'avec Andersen il ne s'agit pas de contradictions politiques mais mentales et sensuelles.

Si son théâtre et ses romans nous semblent fades, et ils apparaissaient déjà ainsi à ses contemporains, c'est qu'ils mentent sur toute la ligne. Gonflés de romantisme décadent et de bons sentiments, ils ne traduisent pas du tout la tempête, le mouvement de maëlstrom qui agitent Andersen ; car je le répète : sous un dehors bonhomme, placide jusqu'au ridicule, ou ému grotesquement par un incident dérisoire, mon frère Hans est aussi profondément trouble, troublé et troublant que des auteurs dits majeurs — de ceux qu'on ne confie pas volontiers aux enfants.

En effet, lorsqu'il écrit ses contes, Hans libère fantômes et fantasmes. Consciemment ou non, cela nous ne le saurons jamais. En tout cas, il abandonne toute prudence, toute dissimulation, il ne se méfie plus : son jeune public est incapable de décoder des textes qui, de toute façon, sont proposés comme des chefs-d'œuvre d'innocence et de bonne moralité ; quant aux grandes personnes qui, à l'époque, avaient le snobisme de s'en poulécher, elles faisaient confiance à la notice d'accompagnement, ce prière d'insérer qui est supposé révéler honnêtement la composition, la formule du produit littéraire.

Ce qu'il faut voir clairement, sans s'enfoncer avec naïveté la tête dans le sable des idées reçues, c'est que les *Contes* ne seraient pas parvenus jusqu'à nous ainsi auréolés de gloire s'ils n'avaient été que ce qu'ils ont l'air d'être. Comme l'enfance elle-même, les enfantillages ont une durée éphémère ; s'ils réussissent à survivre, c'est alors qu'ils sont secrètement structurés par des vérités plus aiguës, plus redoutables, plus formidables (dans le sens étymologique de ce pauvre adjectif, vrai roi des galvaudés.)

Des démons et des merveilles, sous la rivière murmurante des *Contes* d'Andersen, ne dorment que d'un œil. Ils ne sont pas des monstres cryptiques, des rejets mutants des vieux mythes. Mais ils ne sont pas non plus les prophètes des temps nouveaux, annonciateurs des âges d'or ou de dislocation. Ils sont, c'est leur vraie grandeur, la faune et la flore de notre vie. De petites filles punies en guerres exterminatrices, de femmes voleuses d'enfants en amants orgueilleux, les *Contes* déroulent les fastes sombres de notre monde en cet instant. Ils

Il était une joie... Andersen

s'y reprennent à mille fois pour décrire l'homme, et puis finalement c'est toujours la même vision qui revient, lancinante. Comment ne pas nous reconnaître dans cette image : [...] *qui lèvent fièrement la tête et foulent gauchement une terre sacrée ?* J'emprunte ceci à *Une rose de la tombe d'Homère* (1841), et pour être tout à fait honnête je précise qu'Andersen décrivait là des chameaux de Smyrne. Mais avouez que la ressemblance avec nous autres est frappante.

Car j'écris ces lignes pendant qu'on proclame l'état de siège en Pologne. Et je vois en effet des hommes, ici et là, lever fièrement la tête et pousser des barrissements de révolte à effrayer les éléphants morts d'Hannibal ; mais leurs pieds, *nos* pieds, se prennent gauchement, se tordent de douleur dans une terre éventrée par les chenilles des chars, une terre où tout est chausse-trappe puisque tout est barbelés, oubliettes.

La tête dans les étoiles, mais jusqu'à la ceinture dans le fumier, c'est l'homme. Ce n'est pas désespérant, c'est au contraire la preuve qu'il est encore debout, malgré tout.

C'était à Copenhague, pas ailleurs. Le landau attelé de chevaux blancs, attelage *four-in-hand* comme il convient pour une voiture de cérémonie, a quitté Nyhavn où le givre gaine les cordages des navires. Blanche aussi est la neige qui tombe et feutre le grondement des roues sur le pavé, blanc le visage de l'homme dans la voiture, un vieil homme avec une couverture de voyage jetée sur ses jambes rabougries, jambes d'insecte ou d'oiseau.

On emprunte maintenant Sankt Annae Plads, et puis on va tourner à droite dans Amaliegade. Le léger balancement du landau berce l'homme, et va presque l'endormir. Je vois l'effort qu'il fait pour ne pas céder au sommeil, à l'engourdissement dont il ne sait plus désormais s'il sera sommeil ou mort. Il agite la tête comme s'il répondait à des interlocuteurs invisibles, ses lèvres remuent, et pourtant aucun son ne sort de sa bouche. A moins que les vitres du landau m'empêchent d'entendre, mais non, je ne crois pas, ce sont des vitres minces, et la foule est silencieuse au point qu'on percevrait le petit bruit infime d'un bouton se détachant de l'habit du vieil homme et roulant sur le plancher de la voiture.

— Est-ce qu'il prie ? demandent les gens.

— Non, non, c'est une histoire, c'est un conte qu'il se répète à voix basse pour ne pas l'oublier, un conte qu'il dira tout à l'heure à la reine.

Cela plaît aux enfants, l'idée du conte et l'idée de la reine, ils gambadent autour de la voiture, ils s'interpellent en riant :

— Le vieux monsieur s'en va chez la reine lui réciter un conte et boire une tasse de thé.

Mais — vous voyez bien qu'on entendait tout ! — mon frère Hans descend la vitre du landau, se penche et fait de grands gestes de dénégation avec la tête et les mains :

— Pas une tasse de thé, non, on me donnera du chocolat, c'est ça, du chocolat crémeux, et la reine en prendra aussi.

Oh ! alors tous les enfants voudraient être Andersen pour que la reine leur offre du chocolat ! Et Andersen rêve d'être les enfants, tous ces enfants à la fois, mais il a déjà été un enfant il y a longtemps, il va mourir bientôt, tous ces mystères sont expliqués dans l'histoire du sapin qui écoute l'aventure de Klumpe-Dumpe, lequel s'est flanqué par terre du haut en bas de l'escalier mais a quand même épousé la princesse, oui toute la lumière et toute l'obscurité sont contenues dans cette histoire, et Andersen se rappelle qu'à la fin de l'histoire un domestique vint couper en morceaux le vieux sapin desséché et le jeta dans le feu, et le sapin dans le feu malgré ses souffrances abominables croyait encore entendre l'aventure de Klumpe-Dumpe, et même il se croyait encore en train de la raconter à des petites souris, lorsque...

— Mais c'est bien compliqué ! murmure Andersen. Et puis c'est un ancien conte, il a fait son temps comme j'ai fait le mien, ce n'est certainement pas celui-là que je dirai à la reine, je ne veux pas qu'elle ait l'impression de boire du chocolat avec un vieux rabâcheur. Tout de même, comme le vent est froid !

Il remonte la vitre du landau. Quand il regarde à travers la buée les petites filles qui galopent dans la neige, il a l'âge des petites filles et en même temps il a des siècles, il accumule des siècles en lui, il est mort. S'il n'était pas si fatigué, s'il était assez lucide, il dirait avec Iannis Xenakis que *l'étang de Parménide qui remplit l'espace et l'éternité n'est qu'un point mathématique absolument lisse*.

Mais il doit se concentrer sur les concepts les plus simples, se sentir rasséréné, heureux d'avoir été convié à déguster du chocolat et non pas une quelconque liqueur.

D'autres écrivains, d'autres artistes ont sans doute franchi les grilles d'Amalienborg et sont entrés dans les quatre palais qui composent la place admirable, mais il est certain qu'on leur a proposé de l'alcool, du vin de France ou d'Allemagne, enfin sûrement pas du chocolat, c'est là ce qui fait toute la différence, c'est là ce qui fonde toute la gloire d'Andersen.

A quarante ans, il a déjà eu l'honneur d'aller prendre le chocolat chez la reine. Un excellent chocolat d'ailleurs, épais, brûlant, mousseux à souhait. Mais les choses n'avaient pas la solennité qu'elles revêtent aujourd'hui.

Dans Amaliegade, la foule est d'une densité inhabituelle. Quand le landau apparaît devant le château quadruple d'Amalienborg, le peuple acclame le plus grand auteur vivant du Danemark. Les étendards royaux se déploient dans un bruit de soie qu'on déchire. Les serveurs du palais s'empressent, on retient les chevaux qui se cabrent, on ouvre la portière, on ôte la couverture de dessus les jambes grêles de mon frère Hans.

— Aidez-moi, dit-il, quand le ciel est à la neige j'ai dans les membres des douleurs intolérables.

Au moment de franchir les portes du palais, il se tourne vers la place, vers le port :

— Mon Dieu ! ces grondements terribles... Est-ce qu'on tire le canon ?

— Cher Maître, dit un ministre, c'est seulement la glace qui craque autour des navires à l'ancre.

Les journalistes des gazettes de Copenhague, et ceux qui sont accourus des confins de l'Europe, l'entourent, le pressent :

— Hans, vieux camarade, combien veux-tu pour nous donner demain un portrait de la reine, un portrait qui soit de ta façon, de ta tournure ?

— Je propose le double, le double du simple, quel que soit le simple.

— J'ai l'accord de nos administrateurs à Milan pour vous offrir dix fois cette somme, signor Andersen...

Mon frère, mon vieux frère Hans secoue la tête :

— Mais non, vous ne comprenez pas, je ne désire plus rien que prendre ce petit peu de chocolat avec la reine.

Corridors où gémit le vent, escaliers où tourbillonnent quelques flocons échappés aux lucarnes, poêles qui ronflent, cheminées immenses où flambent des arbres entiers.

Hans n'a pas un regard pour les statues de marbre. Mais il s'arrête, il s'appuie contre le mur, il se détourne pour suivre la course d'une jeune fille en hâte, une jeune servante qui s'appelle peut-être Ingrid, peut-être Karen.

Si aujourd'hui était un conte, Ingrid ou Karen seraient des princesses camouflées en domestiques. Mais aujourd'hui est une réalité, il se fait tard dans l'après-midi, déjà les petites servantes pensent à ce soir, quand elles seront libres, quand elles pourront enfin se gaver de *wienerbrod* dans les jardins de Tivoli, consentir à ce premier baiser sur la bouche dont rêve le fiancé qui est aussi soldat, soldat-musicien, il joue de la grosse caisse.

Alors, les jeunes filles des couloirs et des escaliers d'Amalienborg ne prêtent au vieil homme qu'une attention à la fois distraite et intéressée : on dirait que ses mains tremblent, à celui-là, pourvu qu'il n'aille pas nous renverser le chocolat, ça ferait de l'ouvrage en supplément !

Et les voici face à face, la Reine et le Conteur, avec entre eux la table recouverte de damas blanc sur laquelle est posé le chocolat fumant.

— Comment allez-vous, mon bon Maître ?

— Je meurs doucement, Votre Majesté.

— Vous êtes immortel, monsieur Andersen.

— Non, Votre Majesté. Toutes les portes de ma mai-

son se mettent à grincer, une singulière pourriture verte monte à l'assaut de mes horloges, Oh ! admirable chocolat !

Il boit, repose sa tasse, et je suppose qu'il dit encore :

— Quelle empreinte, quelle trace va-t-il rester de moi après que j'aurai disparu ? Une dernière fois, le matin de mes funérailles, qui seront nationales je le sais bien ! il y aura ces sonnailles, ces feulements de trompettes, ces crépitements des tambours drapés de noir. Ensuite, le silence.

Tu te trompes, Hans. C'est le crépuscule sur Copenhague qui t'abuse. Toi, le silence ?

Écoute plutôt...

... dans une chambre d'enfant qui donne au nord, on entend les sirènes des péniches sur le fleuve, les avertisseurs enroués des autobus verts, un cheval qui hennit — parce qu'il y avait encore des chevaux à Neuilly en ce temps-là — une musique de jazz sur laquelle dansent, enlacés, amoureux, mon père et ma mère, les grands peupliers heurtent le store de bois, et surtout il y a ce bruit d'un livre, ce bruit des pages d'un livre qu'on tourne l'une après l'autre, les *Contes* d'Andersen, oh ! mon enfance...

Aujourd'hui j'ai grandi, adulte d'après l'état-civil, tu parles d'une blague, d'un gag, petit Benoît qui pleure dans son berceau, petit Benjamin qui pousse un train en bois sous les branches basses du sapin de Noël, un chien roux dans la cuisine ronge un os, ma femme me demande si j'ai bientôt fini ma page, une lumière brune, lumière de litière et de forêt descend sur le village,

j'écris, j'achève, le disque est maintenant de Dimitri Chostakovitch, symphonie n° 5 en ré mineur, op. 47, je trace les dernières lignes d'un livre qui s'appellera *Il était une joie...*, mais ce ne sera pas forcément un livre fou-rire, tout a commencé lorsque j'ai fermé les yeux et que le visage d'une enfant est venu frôler le mien, comme disait Paul Éluard : « Petite fille, je t'aimais comme un garçon ne peut aimer que son enfance... »

Un policier, avec sévérité :

— C'est une petite marchande d'allumettes. Est-ce vous qui l'avez trouvée, monsieur ?

— Un homme était là avant moi, c'est lui qui a jeté son manteau sur la pauvre grenouille, il a dit s'appeler Andersen, Hans Christian Andersen.

— Un peu facile, non, de faire parler les absents ? De loin, il nous a semblé que vous étiez allongé près d'elle, je n'ose dire sur elle, dans la neige.

— Je l'embrassais.

— Mais elle est morte, monsieur. Ce n'est pas convenable d'embrasser une petite fille, surtout une petite fille morte.

— Ce n'est pas une vraie petite fille.

— Est-ce là votre excuse, monsieur ?

Les policiers, car ils étaient deux, sont descendus de cheval. Ils se sont penchés sur l'enfant, ils l'ont touchée, tâtée, pincée, tripotée, retournée, auscultée. Puis ils se sont relevés, pensifs, infiniment. Le plus loquace des deux m'a pris par le bras, il m'a entraîné à l'écart, il a dit tout doucement :

— Elle n'existe pas, vous aviez raison.

— Je suis un homme sérieux, ai-je répliqué avec hauteur.

DIDIER DECOIN

Un pied sur l'étrier, le cul sur la selle, ils s'éloignent. Avant, leurs chevaux ont uriné sur la neige. Et ça a fait un grand cratère jaune qui fumait. Accroupi derrière une borne, Hans Christian Andersen se tordait de rire. Moi aussi.

C'est comme ça. Il y a des gens, on n'y peut rien, qui ne trouveront jamais la clef des contes, ni l'autre clef qui est attachée après et qui lui fait pendant — la clef des joies, je veux dire. Ces gens-là, on les connaît, ils vont leur chemin sur de fiers chevaux qui pissent sur la neige, à l'endroit où la neige, justement et quelquefois, fait une petite bosse en forme de petite fille.

Achevé le jour de Noël 1981,
Chaufour-La Roche.



L'impression de ce livre
a été réalisée sur les presses
des Imprimeries Aubin
à Poitiers/Ligugé
pour les Éditions Ramsay



Achevé d'imprimer en février 1982
N° d'édition 499 - N° d'impression L 14241
Dépôt légal, février 1982
Imprimé en France